

BLEUE ROY

*Déglinguées*



Bleue Roy

Déglinguées

© Bleue Roy, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3595-9

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pas en devenir un lui-même.

Et si tu regardes longtemps l'abîme, l'abîme regarde aussi en toi. »

Friedrich Nietzsche

Par delà le bien et le mal.

1886

— Oh nonnn !

Cri rageur et déglutition forcée.

Pneu en main, l'index et le majeur palpent centimètre par centimètre le caoutchouc devenu flasque, heurtent une proéminence, glissent autour. La peau accroche.

Constat sans appel : Pneu crevé.

Immobile, elle aspire l'air, expire, hurle : Nonnn !

Silence.

Long soupir suivi d'un deuxième plus bref.

Sorti du revers du blouson, le petit couteau, lame toujours bien aiguisée, entaille le pneu. Le clou extirpé sans difficulté, bazardé d'un geste ample, donne l'élan, d'un bond debout.

— Clou de merde, clou de merde !

La gueulante associée au premier coup de pied s'abat sur la roue arrière.

Coup d'essai testé, la reprise des frappes s'engage avec détermination. Coups déchaînés sur le cadre, coups enragés sur les manettes, coups saccageurs sur le

dérailleur.

Fatigue du pied droit, le gauche prend le relais. Force neuve, l'intensification de la charge éclate le grelot qui libère des tintements mélodieux. La perlée sonore enflamme la volonté destructrice.

— Nonnn et nonnn !

Hurlements et déferlante de coups. Le vélo se cabre, tangué, grince, tangué. L'épave encaisse les derniers soubresauts.

Destruction accomplie.

Visage blême. Les mains se posent sur les joues, les doigts tapotent les paupières, les pressions répétées calment les cillements désordonnés.

Décompression enclenchée. Décélération du souffle. Refroidissement corporel en mode accéléré. Le processus entame l'évacuation de la flambée colérique, amenuise le martellement sanguin qui cogne dans les tempes.

Tensions assouplies, gorge dénouée, traits décrispés, une larme brûlante coule sur la joue froide.

Enfin calmée, la respiration redevient inaudible.

Relâchement.

Joséphine dodeline mollement de la tête, les yeux rivés sur l'épave elle s'éloigne à reculons, se cogne contre le mur, cogne encore une fois, s'extrait du local.

La lourde porte d'entrée de l'immeuble claque fort.

Un instant sur le perron du 18 rue Sibelius, l'immeuble aux allures bourgeoises de son appartement au troisième étage sans ascenseur, coincé à gauche de l'escalier, sans nom sur la porte ni sur le boîtier de la sonnette.

Un instant prolongé. Torse bombé, elle aspire profondément l'air, recommence, insiste sur l'expiration. L'air est vif. Son regard intense ratisse toute la rue, aller et retour scrutateur. Rien d'anormal.

Joséphine s'élance.

Envolée rodée. Longer les vitrines et leurs mannequins engoncés dans leurs cuirasses de motard, dépasser l'entrepôt enfumé des scooters vrombissants.

Contre temps, ralentir. Une échelle appuyée sur le mur du magasin de casques et bottes renforcées occupe la voie. Un homme perché dessus, lave les vitres.

Brève hésitation et passer dessous. Quelques gouttes noires l'aspergent, Joséphine grimace, s'essuie avec la paume de la main, reprend le rythme en soufflant fort. Tentation. Elle saute sur une canette de bière, l'écrase lourdement, la tire, regarde la canette ratatinée rebondir.

Élan millimétré, le pas reprend sa course. Fluidité de la foulée à peine retrouvée et encore ralentir, s'arrêter et sautiller sur place. Trottoir entravé. Une rangée de motos serrées les unes contre les autres, encombre le trottoir.

Contourner en sautillant, reprendre le souffle et l'adapter à la nouvelle foulée. Accélérer au passage du Relax, salon de massage qui vient d'inaugurer des enseignes lumineuses si tape à l'œil. Les puissants néons rouges qui soulignent une silhouette féminine aux seins volumineux affublés de mamelons fluorescents, clignent nuit et jour. Malgré l'éclairage accrocheur, la masseuse, pilier central de l'établissement, très maquillée, juchée sur des talons aiguilles,

stagne longtemps sur le pas-de-porte. Qui passe devant son imposante stature récolte des œillades saupoudrées de paillettes vibrantes, et un sourire aux lèvres charnues. Suffit de ne pas prêter attention, Miss Masseuse est inoffensive, elle s'ennuie, c'est tout. Joséphine l'ignore.

Environ cinq mètres plus loin, le Café des Mécanos, portes entrouvertes quelle que soit la saison. Un condensé de brouhaha attise la curiosité, Joséphine jette un œil. Un essaim de mécaniciens accoudés au bar entretiennent la conversation à tour de rôle, rallongent la pause-café. Les jacasseurs compulsifs alimentent l'effervescence du tintamarre, posent et appuient leurs mains sur les épaules des silencieux qui se réfugient dans la rêvasserie. Rien de nouveau dans la gestion du temps. Au bureau, les collègues ont adopté un tempo comparable, le rythme flexible de la pause-café. La pause quoi ! Joséphine constate, c'est tout.

Le petit pas de course devenu trot saccadé disperse les pensées, plus rien n'est consistant, seuls le souffle et les rebonds au sol, résonnent dans sa tête.

Étonnement. Décor inhabituel. *Jamais vu celui-là !* Un conteneur poubelle réceptacle ouvert, offre ses entrailles : Des bidons éventrés déversent leur dernière goutte d'huile sur la chaussée, des pneus usés se chevauchent, un entrelacs de pièces métalliques, et de débris non identifiés amalgamés à des restes de nourriture, comblent chaque recoin. La benne est pleine, déborde, prête à renverser son contenu.

Ralentissement.

Au-dessus du bac un sac en plastique vert, gonflé d'air, volette. Soudain aspiré dans l'ellipse d'un courant d'air le sac se dégonfle, commence une descente, se déporte, se fixe sur le tissu de son pantalon. Joséphine bougonne.

Arrêt total obligatoire. Secousses de jambe. L'électromagnétisme neutralisé, le sac, mouche en plastique tourbillonne, s'échappe, se stabilise au-dessus du

conteneur poubelle qui rejette sans discontinuer ses vapeurs nauséabondes.

Très contrariée, elle secoue une fois de plus ses jambes, se retient de cogner les flancs de la poubelle. *Ça schlingue là-dedans !* Le tourbillon fétide qui s'est répandu sur un large périmètre, empeste. Joséphine pince son nez, s'éloigne. *Merdes à mouches, cloaques à grande portée, fèces imputrescibles. Sous les pneus doit y avoir des sandwiches avariés recouverts de salades vermoulues envahies de vers affamés.* Joséphine allonge le pas. *Doit y avoir une couche de préservatifs provenant des banquettes arrière des camionnettes.* Joséphine force l'allure. *Doit y avoir une troisième couche garnie de chairs décomposées, d'os rongés baignés dans une sauce de globules rouges fermentés, dégueulasse !* Arrêt net, soupir agacé. *Ça suffit tes conneries !*

Essoufflée, agitée, Joséphine tente une respiration profonde. Plus que jamais la rue Sibelius, son trafic en tout genre et sa créativité déconcertante, lui semble grotesque. Les commerces de pacotilles croulant sous la marchandise, rebuts des ateliers clandestins, les boutiques d'épices à ciel ouvert, les confiseries d'un autre monde qui soi-disant habillent la rue d'un certain exotisme et ses cafés miteux du siècle passé, sont les reflets nostalgiques d'une grande supercherie. Quant aux bars nocturnes qui lâchent chaque nuit, aux heures extrêmes, des errants alcoolisés prêts à se fondre dans une peuplade de magouilleurs en perpétuelle vadrouille, le versant sombre de la rue Sibelius est à son comble.

Quartier inclassable, en déshérence spontanée. *Faut être détraquée pour vivre dans ce quartier de trafiquants à la sauvette, de somnambules drogués, de pornographes sans savon, de proxénètes très actifs, il faut être complètement détraquée pour rester vivre ici !*

Enfin l'air retrouve son odeur de rue, et rien d'autre. Joséphine respire comme un acte de soulagement. Poche cérébrale ventilée de ses récriminations, la course

reprend. Longues enjambées, rythme soutenu, les scories des pensées chouineuses s'effilochent, les crampes de l'agitation se dissipent.

Corps et membres déliés, Joséphine trace sa route, dépasse les vitrines opaques du « 24 SEX-SHOP », étalées sur six cents mètres carrés, force l'allure, tourne à gauche, disparaît dans la rue goulet qui rejoint la rue piétonne bondée. Ondoyer, se faufiler, éviter de bousculer, et à toute vitesse s'engouffrer dans la première traverse, accélérer, accélérer, déboucher sur le boulevard, dévaler la pente sur trois cents mètres, arriver au pas de course devant l'entrée du stade.

Panorama : Autour de la fosse à sable, un groupe scolaire s'entraîne au saut en longueur, personne sur la piste de course.

Sur l'herbe, se déchausser, balancer les baskets n'importe où, tirer sur les chaussettes, les balancer n'importe où.

Se positionner sur le troisième couloir, prendre ses marques, s'élancer pieds nus, fendre l'air. *Va, lâche tout, décolle.*

Concentration, enjambées étirées, rythme respiratoire contrôlé. Envolée en reprise, la pointe du pied touche à peine terre.

Cinq tours de piste d'affilée.

Délitement. *J'en peux plus. Reprends un souffle long. J'en peux plus. Attaque le sixième tour, respire. Peux plus ! Tu peux le faire. Respire, respire souffle. Respire souffle. Stop. Stop. STOP !*

Torse plié en deux, mains posées sur les cuisses, le râle bruyant, Joséphine titube. Quelques mètres. La montée de sang dans les tempes explose. Elle se laisse crouler.